

Dimanche, à la campagne

Autor(en): **A.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



VILHIO DÈVESÀ

EINMOURDZI

BRINNACASAQUA ètai ion de cliiào biberon que n'ant jamé pas sâi et que revegnâi à l'ottò adì einmourdzi.

Et, portant, l'avâi onna bin galéza pouponna po onna fenna, dzeintyâ, rein venaigro, que l'amâve bin son hommo. Cein lâi fasâi delà de lo vèrè s'infédéralâ pè lè cabaret. Quand Brinnacasaqua rarrevâve, sa fenna lâi desâi tot bounameint :

— Mâ ! mâ ! mon galé Brinna ! (l'ètai dinse on mot d'amouèrâosa : lo lâi desâi du que l'ètant promet.) Sti coup, t'a quartettâ oncora. Te sarâi tot parâi bin pe dzeinti se te ne t'einmourdzîve pas dinse. Cein mè fâ mau bin de tè vèrè campyena pè lè tserrâire.

Et Brinnacasaqua, que l'avâi tot parâi delâo assebin, lâi desâi :

— Eh bin ! ma dâoce Zabî, tè djûro que l'è lo derrâi coup.

— Vâ ! vâ ! te mè dit adì dinse. Et pu l'è adì dâo mîmo. Te sâ ! lo premi coup que te sarî chopinette, t'î su de droumi à l'hôtel de Tyu-Verî ! L'è dinse et pu l'è bon !

L'è su que Brinnacasaqua l'a promet et que l'è restâ sein bâire houit dzo, dâi petit dzo, po cein qu'on ètai ein hivè et que l'è dzo n'ant pe rein.

Mâ vaitcè lo delon d'aprî que noutron biberon rarreve avoué de l'ouvra dein lè tsambe.

— Eh bin ! t'î galé ; mon pouïro Brinna ! lâi fâ la Zabî.

— Mè ! que repond ; mâ n'è rein bu que rein.

— Quaise-tè ! te cliotsene.

— Quemet ? mè, ie cliotseno ?

— L'è su. D'ailleu pas tant de cliiào z'affère.

Du que te n'as rein bu, vouâte. Ie vé fére avoué la griâ onna marqua ein ligne drâte du îce tant que vé la parâi. Se te pâo la suivre ein martseint sein breclantsî, l'è que te n'as pas trào fifâ. T'oué ?

— Oï, et l'è bin su que lo pu.

Brinnacasaqua atteind onna menuta, vouâte on bocon cliâ ligne et fâ dinse :

— Vâi mâ ! Zabî ! Dis mè vâi... su la quinta dâi duve mè faut-te martsî ?

Marc à Louis.

DIMANCHE. A LA CAMPAGNE

E'EST une de ces après-midi d'avril où le jeune soleil règne en maître et où toute exubérance vous porte à la tête. L'odeur de l'herbe est trop forte et trop verte sa couleur. L'air est humide et chaud ; on respire, sans bouger...

On vient de finir le café. Les dames prennent un ouvrage ou un roman et vont, sur la terrasse, s'étendre à l'ombre grèle des arbres en fleurs. Les messieurs, restés devant les tasses vides, continuent leur conversation dans la fumée des cigares.

Et bientôt, la vie se ralentit ; la digestion est lourde ; les nerfs à fleur de peau. Sur la terrasse,

les mains moites et tremblantes ont laissé les ouvrages, les livres ont glissé sur le gravier chaud. Au salon, la conversation chôme...

Les deux gosses...

Les deux gosses sont livrés à eux-mêmes, oubliés qu'ils sont. Les deux gosses qui ont devant eux toute cette après-midi. La campagne entière, assoupie dans son repos dominical, leur est offerte...

Les mains dans les poches, sans mot dire, tête baissée, ils marchent côte à côte. L'un après l'autre, avec une inlassable et machinale patience, ils sifflent le même air. Les oiseaux dorment ; point de vent ; la route est éblouissante de poussière blanche. Tout autour, les prés, l'herbe haute avec des boutons d'or, tout le bruissement de la vie silencieuse des insectes.

On pousse un caillou avec le pied, et, par entente tacite, on se le passe et repasse. Toujours les mains dans les poches...

Un village. Toutes les portes sont closes sur des somnolences sans fond. Dans les jardins, des giroflées cuisent contre les murs. Seule la fontaine garde sa fraîche vie. L'un après l'autre, ils montent sur le bord et boivent à traits longs et bruyants. On se mâchure ensuite la figure, du revers de la main poussiéreuse sur la bouche mouillée. Rafraîchis, les deux gosses regardent autour d'eux le village endormi, leur domaine. Ils parlent à voix basse, de peur de rompre le charme qui maintient le monde à leur merci. Au fond de la place ensoleillée où quelques poules picorent, l'église dort encore de son sermon du matin...

— Tiens, dit l'un, « on n'a pas fermé la porte du clocher. »

Ils s'approchent, silencieux, le cœur battant à l'unisson... Ils ont poussé la porte qui a griné dans tous leurs nerfs... Ils sont dans la fraîcheur de l'église. L'un reste où il est, figé par sa propre audace ; l'autre s'approche de l'escalier sur la pointe des pieds.

— Viens voir, chuchote-t-il.

Ils montent, palpitants d'émotion. Leurs souliers ferrés crient sur le granit. De temps en temps une étroite meurtrière leur montre le village, écrasé de rassurant, enhardissant, mais traître somnolence. — A mesure qu'ils montent, plus distinct, plus métallique, retentit le tic-tac de l'horloge : des coups sourds, espacés, suivis de tout un frottement de ressorts, de tout un bruissement d'engrenages.

Ils montent...

Ils sont en haut, Devant eux, toute frémissante, vivante et bruyante, voilà l'horloge. — Interdits, ils s'arrêtent devant ce mécanisme ignoré. Assourdis, ils écoutent ce bruit inconnu de ceux d'en bas. Ils sont au cœur du village, ils voient battre cette vie latente.

— Tu vois ?

— Oui.

Familiarisés, ils inspectent d'un peu près, penchés en avant, la machine poussiéreuse et vibrante. On hasarde une main aussitôt retirée. L'un entend d'expliquer.

— Ça, ça fait marcher les aiguilles, la grande, la petite. (Ces aiguilles qu'on voit du dehors, animées d'une vie lente et mystérieuse.)

— Ça, c'est la sonnerie.

Il a touché...

Le marteau se lève et frappe le timbre, une,

deux, trois fois...

(Déjà trois heures ?)

Mais voilà le marteau qui se relève et re-frappe, sur deux timbres, le quart, puis la demie, puis moins le quart...

Les deux gosses se regardent, pâles d'effroi.

— Qu'as-tu fait ?

— Rien, j'ai juste touché...

Voilà le marteau, automatique, impitoyable, qui frappe encore et encore... Ce bruit est atroce de tout près.

Les gosses se sentent à la merci d'une machine inhumaine, insensible ; ils ont touché à la vie du village, qui va se réveiller, se révolter... Déjà, un volet claque.

Le marteau se relève encore, on le prend dans la main ; le son, qui descend l'escalier, vibre encore, puis s'éteint. L'horloge proteste de toutes ses roues dentées. On lâche le marteau, il re-frappe... En bas, on a parlé.

Tout d'un coup, un des gosses se lance dans l'escalier, trébuchant, les mains aux parois, franchissant trois, quatre marches d'un bond ; l'autre suit. Derrière eux viennent les heures, les quarts, les demies, lâchées par la sonnerie déchainée...

Chance ! la place est encore déserte. Les deux gosses détalent, éperdus. Des voix encore s'élèvent dans le village... Les deux gosses se sentent petits, infiniment faibles, devant le monde qui renaît...

Ils courent, hors d'haleine, droit devant eux, au hasard, à travers champs, sur les chemins, sautant les haies, se tordant les pieds, tombant, bondissant, avec un cri muet dans la gorge serrée. Enfin, terrassés par la peur et la fatigue, ils s'abattent à l'abri des hautes herbes. Là, haletants ils tendent l'oreille. Sont-ils en sûreté ? Non. A travers les battements désordonnés de leurs pauvres cœurs affolés, ils perçoivent encore le son qui les a poursuivis. Alors, anéantis par cette persistance dans la vengeance, ils se laissent choir dans l'herbe fraîche, le corps secoué par des sanglots, tandis qu'autour d'eux bourdonne, inlassable, la voix vengeresse du secret violé.

A. G.

QUAND ON OUBLIE !

L'HISTOIRE que voici a fait, l'été passé, la joie des habitués de la Bourse, bourse aux anecdotes en même temps que bourse aux valeurs.

Un banquier bien connu, partant en vacances, donna l'ordre à son employé de bureau de faire suivre son courrier. A cet effet, il lui remit une série d'adresses de pensions, d'hôtels et de gîtes quelconques dans les Alpes valaisannes.

Après huit jours de randonnées, soit disant entre 3000 et 4000 mètres, il constata et s'étonna de n'avoir reçu ni lettre, ni carte, pas même un prospectus.

D'un pas alerte, il passe au télégraphe et expédie un libellé : « Pourquoi n'envoyez-vous pas courrier. »

La réponse arrive : « Avez emporté clef boîte aux lettres. »

En effet, au fond de son sac de montagne, notre banquier découvre la clef qu'il s'empresse de mettre sous enveloppe et d'expédier à la banque.

Et il attend. Des jours se passent encore, sans